

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les lettres de François Guizot et de Dorothée de Benckendorf, princesse de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février à octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item 335. Londres, Vendredi 3 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

335. Londres, Vendredi 3 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février à octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[334. Paris, Mardi 31 mars 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-03

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je n'ai pu vous écrire ce matin.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 370/60-61

Information générales

LangueFrançais

Cote889-890, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription335. Londres, Vendredi 3 avril 1840

5 heures

Je n'ai pu vous écrire ce matin. J'avais une longue dépêche à faire. J'ai passé avant-hier une heure avec Lord Palmerston au Foreign office pour la première fois. Je n'ai pas encore attendu. Je suis charmé de lui plaire extrêmement. J'ai été très content de ma dernière conversation. Je mets fort en pratique le système de la franchise, de la franchise la plus exacte ; ne dire ni plus ni moins, et dire au commencement ce qu'on dira à la fin. Que je voudrais causer de tout cela avec vous. Pour mon plaisir d'abord, et aussi pour mon profit. Vous ne savez pas quelle confiance j'ai dans votre jugement. Elle était grande en quittant Paris. Elle est plus grande depuis que j'ai vu Londres. Vous aviez raison en tout. Je rencontre à chaque pas les vérités que vous m'avez apprises.

Il y a des mensonges que vous rencontrerez à chaque pas, qui dépasseront toujours votre attente. Celui que vous me mandez est inconcevable, et ne m'étonne pas. Il ment par légèreté et par calcul. Il ment selon sa fantaisie, par humeur à tout hasard. Que sait-on ? Il en résultera peut-être quelque ennui, quelque embarras pour quelqu'un à qui il veut nuire ou simplement à qui il en veut. Cela lui suffit. Il sait que, dans le monde, on ne pousse pas les choses à bout ; il compte que personne ne lui cognera le nez sur son mensonge. Et si on s'en plaint, il se sauvera par un autre mensonge. Vous ne vous doutez pas de tout ce qu'il y a de faiblesse féminine et d'artifice machiavilique dans ce caractère-là. Il passe du caprice le plus soudain à la machination la plus lointaine, tour à tour étourdi et profond, et menteur aux deux titres. Je l'ai observé quelque fois, je vous jure avec une vraie curiosité, tant ce mélange de légèreté et de gravité, d'imprevoyance, et de malice savante me paraissait singulier.

Vous avez bien fait de me dire ce commérage. Dites-moi aussi un peu ce que vous a dit l'internonce sur les souffres. Ici, on semble n'en rien savoir. Je demande à tout le monde des nouvelles de cette guerre-là. Personne ne me répond, pas plus les ministres que les autres ; et ils ont vraiment l'air de ne pas me répondre par ignorance. Je prétends que c'est bien de ce tems-ci d'avoir deux guerres sur les bras, l'une à la Chine pour quelques pilules, l'autre à Naples pour des allumettes.

Je suis rentré cette nuit à 2 heures du bal que Lord Landsdown a donné à la Reine. Belle fête, comme doivent être les fêtes; rien d'extraordinaire; le train de vie habituel. Trop de monde dans la galerie, qui était la salle de bal. D'abord cette salle à un grand défaut une seule porte pour entrer et sortir. Et puis trop nue, les grands murs, ces statues éparses, tout cela est glacial. L'éclairage était beau aux deux extrémités, insuffisant au milieu. Quand je dis qu'il y avait trop de monde, c'est que tout le monde s'est entassé là comme s'ils n'avaient jamais vu, ni un bal ni la Reine. On étouffait; à la fin, les bougies brûlaient à peine ; une heure de plus elles se seraient éteintes, faute d'air comme sous la machine pneumatique. Pas une âme dans les trois salons, sauf Lord Melbourne qui dormait. Entre nous, le Prince Albert s'est endormi, sur son fauteuil à côté de la Reine qui l'a tiré par son habit pour le

réveiller. Elle était bien et n'a pas beaucoup dansé. On dit toujours, mais on ne sait toujours pas. J'ai soupé avec la Reine, son mari à sa gauche, Lord Landsdowne à la droite, le Duc de Sussex à côté de la Duchesse de Cambridge, moi à côté de la Princesse Louise. J'avais à ma gauche la Duchesse de Roxburgh, jolie et agréable. Le duc de Cambridge s'était retiré de bonne heure. J'ai vu là Lord Grey, pour la première fois. Lord Carlisle nous a présentés l'un à l'autre. Sa figure, sa tournure me plaisent extrêmement, grave et doux, avec un reste de jeunesse et une nuance de tristesse qui ne manquent pas de charme. Il est frappant à voir à côté du Duc de Wellington ; lui de six ans plus vieux, et si droit, la tête si haute, le regard pas très animé, mais capable de le redevenir si quelque chose l'intéressait. Le Duc si cassé, si courbé, la parole si épaisse l'oeil si éteint !

Je les regardais alternativement. Lord Grey m'a accueilli avec un empressement marqué. Nous avons causé, un moment, et nous ne nous sommes pas rejoints. Il m'a dit qu'il ne resterait à Londres que jusqu'à la fin de Juin. Lady Landsdowne avait invité le moins de monde possible. Les mères à plusieurs filles étaient priées de n'en amener qu'une. Fanny Cowper était très jolie. Je la trouve trop jolie. Ne me trahissez pas. Je vous dis sur les personnes toute mon impression. J'ai autant de confiance dans votre discrétion que dans votre jugement.

Lundi, 10 heures[]

Que parlez-vous de grosse maladie? Si je ne connaissais la vivacité de votre imagination, je serais désolé. Je le suis déjà de vous voir ce malaise, et cette inquiétude par dessus le mal aise. Ce qui me plaît toujours, c'est qu'on vous dise du bien de moi de mes mérites et de mes succès. Pour que vous n'en ignoriez rien, je vous envoie ce fragment d'une lettre d'un de mes amis, homme d'esprit. Il vous amusera un peu. Les nouvelles de ce bon anglais sont exagérées. On ne monte pas sur les chaises; on ne s'attroupe pas devant ma porte. Mais l'empressement est grand, dans les salons et dans les rues, et très bienveillant.

Hier soir chez les Berry, que je n'ai pas trouvées ; elles étaient malades ; chez Lady Holland, qui était au spectacle; chez Lady Cadogan qui avait une petite soirée assez agréable à cause du peu de monde. J'ai causé longtemps avec Lady William Russell. J'ai vu sa science. Elle y est simple. Il y a dans tout son air et toutes ses paroles, quelque chose de très honnête et sincère.

Lady Jersey était là. Vous ne vous doutez pas qu'elle m'a raconté sa robe et Mad. Appony. Elle m'avait prié de me charger d'un petit paquet. Le paquet n'est pas venu. Je lui ai demandé pourquoi. C'était la robe qui en effet reste en suspens. Et Lady Jersey n'aura pas, pour le drawing-room, la robe quelle voulait. Elle s'en désole et s'en prend au goût de Mad. Appony. Je dîne aujourd'hui chez Mistress Stanley avec M. O'Connell.

4 heures[]

J'ai eu des visites. Alava, des voyageurs français. Puis des affaires de l'ambassade à régler avec Bourqueney qui part Lundi soir, après le lever. Il y a assez de petites affaires, quoique nous ayons un consul général à qui vont la plupart. Je remets à demain à vous parler de mes dîners. C'est bien ennuyeux de traiter cela de loin. Que n'êtes-vous là, toujours là !

Adieu. Adieu. Il m'a manqué hier une lettre de ma mère. Mais j'en ai aujourd'hui. Tout va bien chez moi. Adieu! Que personne ne vous plaise à la bonne heure ; mais rien c'est trop. Je ne suis pas égoïste à ce point.

Adieu.

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur335

Date précise de la lettreVendredi 03 avril 1840

Heure5 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 14/01/2020
